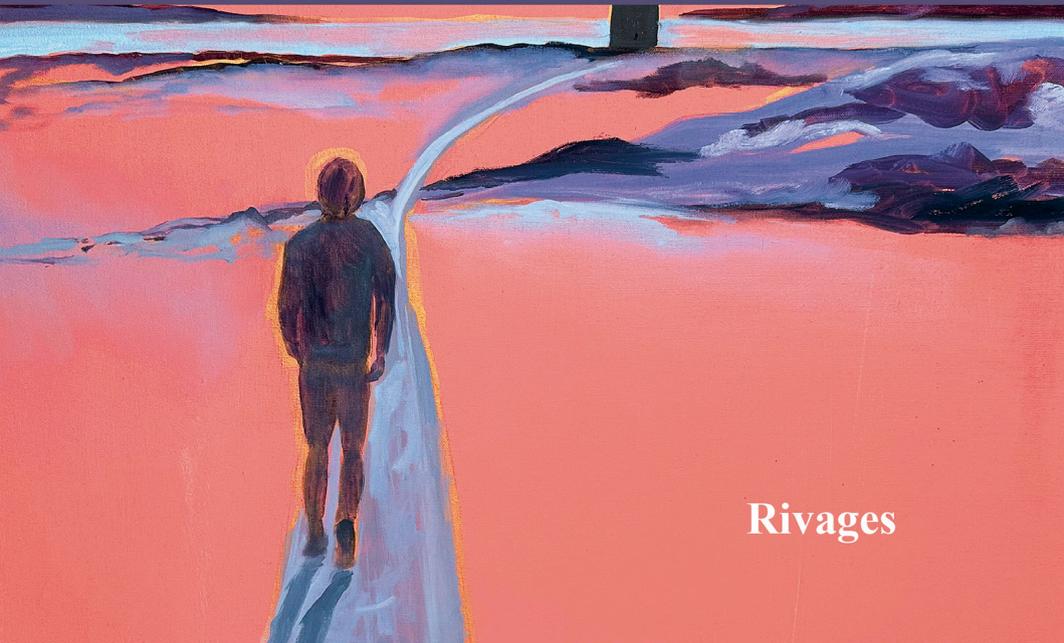


OLIVIER  
SEBBAN

---

Maintenant  
que l'hiver

---



Rivages



Un hiver sans précédent règne sur la France en raison du changement climatique. Un État néo-totalitaire s'y installe. Son idéologie faussement bienveillante interdit les moteurs thermiques et la consommation de viande. Thomas, ancien mécanicien moto, tente de chercher sa voie dans cet univers. Trahi par les siens, il est impliqué malgré lui dans un trafic de viande clandestin, en pleine expansion depuis la Grande Prohibition.

Avec son ami Sofiane, il survit dans une ville partagée entre quartiers aisés et délabrés. Dans un territoire morcelé où plus personne ne circule librement, tous deux vont à la rencontre d'une humanité migrante dont les filières se confondent avec celles du trafic carné.

L'histoire d'amour entre Thomas et Sandra, fille d'une députée influente, va changer sa vie ainsi que celle de Sofiane, précipitant les deux amis dans une machination politique, et le pays dans des émeutes et le chaos.

Entre tableau dystopique et récit réaliste, *Maintenant que l'hiver* nous livre le portrait d'un jeune homme désœuvré dans un monde à la dérive.

Olivier Sebban est l'auteur de cinq romans, dont le dernier, *Cendres blanches*, a paru aux éditions Rivages en 2021.

## Du même auteur

*Amapola*, Seuil, 2008.

*Le Jour de votre nom*, Seuil, 2009.

*Roi mon père*, Seuil, 2013.

*Sécessions*, Rivages, 2016.

*Cendres blanches*, Rivages, 2021.

Olivier Sebban

**MAINTENANT  
QUE L'HIVER**

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : *Walking to solitude* © Laurie Foote

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024

ISBN : 978-2-7436-6197-7

*Pour Anne-Paule, mon amour  
Et pour mes enfants, Madeline et Samuel*



*« Au milieu de cette nuit-là le vent tomba  
et le silence s'écrasa sur la terre. »*

John STEINBECK  
*Les Raisins de la colère*

*« Au bout d'un moment, les visages des hommes  
qui observaient perdirent leur expression de perplexité  
stupéfaite, et devinrent durs, colères, et résolus. »*

John STEINBECK  
*Les Raisins de la colère*

*« Mais il fallait bien s'égayer et se réjouir,  
parce que ton frère était mort, et qu'il est revenu  
à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. »*

Luc 15 : 11



Ils étaient des hordes sans visage et sans distinction d'âge ni de sexe mais tous appartenaient à la même engeance lancée le long des avenues saccagées et bordées de congères noircies de cendres, en cet hiver pareil à nul autre hiver en ce pays remémoré, et les incendies embrasaient et jalonnaient leur inexorable marche, leur inexorable colère, et l'injustice en l'absence de slogans, devenue haine inextinguible, découvrait dans son jusant le deuil et ses cohortes de cadavres prélevées à la marge, et ces légions de la décrépitude et de la déprédation ne connaissaient plus ni la fraternité ni la lutte ni le soulèvement des âmes dignes mais la satiété revendiquée du meurtre pour le meurtre, et dans ce paroxysme du désespoir il n'était plus question d'injustice ni d'exaspération ni même de bestialité mais de cette chose déchaînée de trop d'entraves et de résignations, de cette chose rejailie des ténèbres.



## I

Il se pencha sur sa moto et entama la sortie du dernier virage avant le pont, accéléra dans une montée de macadam humide, chaotique et ravaudée de plaques de goudron anthracite et couvertes d'un relief de gravillons et se retrouva entre les deux paravents d'acier à claire-voie de la passerelle dont le tablier enjambait une vaste zone de triage. Il coupa les gaz de la Bonneville ayant autrefois appartenu à son grand-père et laissa mourir en roue libre avant de freiner au mitan de la chaussée. Il posa un pied sur l'étroit trottoir en parpaings, plaça sa moto sur la béquille, ôta son casque et s'approcha du treillage aux rivets saillants et incrustés de crasse et suivit du regard l'entrelacs des rails à l'endroit d'une zone d'aiguillage flanquée d'un poste de contrôle en briques, surmonté de baies vitrées. Des feux de voie lustrèrent de coulures rouges et vertes la surface étroite des rails à l'endroit d'un portique de signalement fait de pylônes aux croisillons bouffés de rouille et placardés de plaques d'acier frappées de chiffres blancs sur fond noir. Les baies vitrées du poste étaient sombres.

Il bâilla et patienta dans l'odeur d'essence brûlée dégagée par le moteur de la Bonneville, écouta les cliquetis du carburateur de la moto, observa les traverses et les remblais colonisés de laïche et de graminées mortes à l'automne. L'horizon enclos de murs en ciment gris et de hangars aux toits de zinc et la ténèbre sous laquelle rampait un lointain lacis de métal argenté, ne remuait en lui aucun désir de départ, aucun besoin, aucun espoir d'aucune sorte. Quelques flocons de neige se précipitèrent entre les mailles d'un filet de sécurité dont les rêts débordaient les flancs du tablier puis s'éteignirent dans le vide et sur le toit givré des wagons de marchandise plombés et remisés sur une voie de garage, à l'endroit d'auvents en verre armé sous lesquels de faibles ampoules, pansues et nues dans leurs corolles de tôle, brasillaient une lumière sale et tolérée à cette heure par les autorités. Le souvenir de la ville éclairée lui revint. Le souvenir de la cathédrale sur son éperon rocheux, découpée contre le ciel obscur au centre de l'ancienne et haute ville ceinte d'un reste de remparts, soudain sapé d'une morne et inopportune colère, l'oppressait. Il ouvrit l'une des boucles de lanière fermant le col moutonné de son bombardier. Les lignes électriques suintèrent et vibrèrent sur la voie centrale et les lourdes roues d'un convoi claquèrent entre les écarts de dilatation. Il se tourna vers le nord et les deux phares ronds et blancs d'une locomotive foraient l'obscurité, leur éclat dilaté en un cône de lumière trapue sur le ballast. Il distingua le visage du chauffeur, vaguement illuminé derrière le pare-brise.

La locomotive doubla le pont, son lavis de clarté glissant liquide et pâle, repoussé devant elle à la surface de contact des rails, les tendeurs d'attelage et les bogies produisant leurs cliquetis et grincements, la laïche et l'herbe jaune ployant sous sa jupe en lame de fer. Lente et interminable succession de wagons. Les piles du pont vibrèrent et les feux de voie du portique passèrent au rouge et les freins crissèrent et la traîne du convoi demeura dans la nuit quand il fut immobilisé. Thomas se retourna vers le sud et l'invite d'une lampe torche pulsa derrière les vitres sombres du poste de contrôle. Il remit son casque, enfourcha sa Bonneville, donna un coup de démarreur et tourna à droite passé le pont et s'arrêta devant la barrière d'une guérite dont la vigie, noir bedonnant, bombes bleu, treillis et rangers, assisté d'un malinois en muselière, quitta sa cabine. Thomas tira de la poche arrière de son jean une enveloppe et la tendit au type. Le vigile décacheta l'enveloppe, compta les billets, acquiesça et ouvrit la barrière. Thomas s'engagea à faible vitesse dans une allée en terre battue, entre des hangars et des monceaux de gravier et des tas de sable à ciment, s'engouffra dans l'entrebâillement d'une porte coulissante, claquée derrière lui.

La silhouette d'un jeune homme grand et peut-être un peu plus âgé que lui s'approcha. Ils se saluèrent d'une tape dans la main et le jeune homme lui dit putain Thomas t'as encore foutu ta peau de mouton, mais t'es vraiment trop con ma parole, on va finir par se faire repérer.

– J’ai une autorisation si la Brigade nous fait chier. La date du certificat de fabrication de ma veste est antérieure à la Grande Épidémie.

– On s’en branle de ton certificat ! Faut éviter les contrôles et tu sais bien qui porte ce genre de fringues et la Brigade le sait aussi bien que nous et c’est pas le moment de nous foutre dans la merde. Pas une nuit comme celle-là ! Pas avec le fric qu’on peut se faire !

– C’est pas toi qui te les gèles, c’est pas toi...

– T’as dix fois plus de chance d’être contrôlé avec ton moteur thermique et une veste comme ça et toi tu continues à faire le con et si un des frères K te voit fringué comme ça, c’est la merde pour de bon frérot !

Thomas marmonna une excuse inaudible et Sofiane alluma la lampe de son téléphone et soupira et passa devant lui, se dirigea vers une porte dans le fond du hangar, ouverte sur les voies, et s’approcha de deux diables. Ils sortirent sur un quai et remontèrent le convoi de marchandise à l’arrêt, conspirateurs de pacotille poussant leurs chariots vides. Sofiane dit à voix basse qu’une polaire attendait dans le camion.

– Recyclée ?

– T’es trop con !

– J’t’emmerde !

Ils longèrent le quai en silence, descendirent une rampe, suivirent un remblai, torche éteinte, Thomas sur les pas de Sofiane, rapides maintenant sur une section de terre battue défoncée et parsemée de mauvaises herbes et l’ombre des hangars jointe à l’ombre des wagons dissimulait leurs ombres et leurs ombres

trahies giraient et se dédoublaient sous les ampoules vissées dans leurs corolles cabossées. Sofiane s'arrêta devant un battant de porte entrebâillée et se hissa sur un parpaing, passa la tête à l'intérieur du wagon, siffla un air ancien et patienta.

Un homme obèse, vêtu d'une veste matelassée et noire, blason de l'OM cousu sur la poitrine, émergea de l'obscurité, pâle, chauve, brune couronne frisée. Son tablier blanc, taché de sang, dépassait de sa veste sur un pantalon de survêtement gris poché aux genoux. Il leur adressa un salut de la tête et se rencontra dans l'obscurité et le bras d'une potence tournant sur son axe se dressa au-dessus d'eux, équipé d'un palan, à l'extrémité duquel pendait un quartier de viande. Sofiane plaça son diable sous la carcasse et Thomas dirigea le chargement, le cala et décrocha le mousqueton planté dans la chair morte. Sofiane recula, pivota et poussa son chargement dans une allée en direction d'un camion électrique estampillé à l'enseigne d'une entreprise de plomberie, ne se donna pas la peine d'ouvrir la porte arrière, mais déverrouilla d'une pression du pied le hayon d'une chambre froide dissimulée sous le pare-chocs et attendit Thomas. Un air à peine plus froid que l'air ambiant descendait de la trappe en lourdes volutes. Thomas se présenta avec son diable et son chargement, le rangea sur le côté afin d'aider Sofiane à soulever la viande et la glisser sur une plateforme en tiroir. Une étiquette signalait la provenance de la viande et Thomas lut à voix haute Argentine.

– Putain, y a plus que la barbaque qui voyage.

– Tu trouves pas que Nadjib est encore plus gros que la dernière fois ?

– Bienveillance, mon frère, bienveillance.

– Je crois pas une seconde que ce crado s'appelle Nadjib.

– Tu crois quand même pas que cette sale gueule se serait choisi un pseudo.

– Je me demande combien il palpe et d'où il sort ce gros porc.

Ils retournèrent au wagon et chargèrent trois carcasses supplémentaires. Sofiane jeta une grosse enveloppe en papier kraft sur le sol en planche de refend et l'enveloppe tourna sur elle-même au pied de Nadjib. Nadjib leur adressa un regard vide, jeta un œil sur l'enveloppe, posa dessus un pied chaussé de Stan Smith noires et usées puis claqua la porte.

Ils alignèrent les diables contre un mur. Thomas retira son bombardier, ouvrit les battants du camion et le déposa sur une caisse à outils. Sofiane s'installa au volant et tira une cigarette électronique de sa poche intérieure et cligna de l'œil, expliqua que les frères K régalaient et la proposa à Thomas. Je préfère conduire si tu fumes cette merde, et je crois pas que les frères K apprécieraient. Sofiane soupira et regarda le petit sapin désodorisant en carton vert et racorni suspendu au rétroviseur, le poussa de l'index sans qu'aucun parfum ne s'en dégage, le regarda valser et tourner comme une chose dont l'âme s'en était allée, songea à son âme, se demanda si elle avait une odeur, détacha sa ceinture et fit le tour du camion.

Ils échangèrent leurs places. Thomas enfila une polaire suspendue à un cintre fixé au dossier côté conducteur et démarra en passant une carte magnétique devant un lecteur placé sous le tableau de bord. La jauge batterie du petit camion était au vert et les codes s'allumèrent, révélant la perspective dépolie de givre d'une contre-allée serrée entre deux dépôts. Sofiane enclencha le dégivrage. Thomas appuya sur la pédale d'accélérateur et la dynamo du petit camion émit un bruit de centrifugeuse.

- C'est à cause de la boîte ?
- À cause de la boîte quoi ?
- Que tu fumes pas ?
- Non. J'ai juste pas envie d'être dans cet état.
- Ben moi j'ai juste pas envie de voir la gueule des frères K sans filtre.
- Tu me guides ?
- On va chez la députée. Tu me laisses là-bas avec le matériel de plomberie et tu retournes en ville livrer la viande.
- C'est nouveau ça. Il me faut l'adresse de livraison.
- Tu l'auras. Il y a de plus en plus de drones et de contrôles et ces deux enculés de frangins veulent que leurs camions circulent pour raisons professionnelles. Même en mission barbaque.
- Et comment je récupère ma moto ?
- Ce midi tu repasses me chercher et je te dépose ici.

Ils ralentirent un peu avant la guérite à l'entrée de la zone de fret et le vigile quitta des yeux son

portable et sortit pour ouvrir la barrière. Son mali-nois en muselière huma l'air à petits coups de tête. Ils empruntèrent une rue cintrée de hauts trottoirs bordés de voitures de location en charge dont les bornes clignotaient vert et rouge selon la validité des abonnements et le degré d'alimentation des batteries, roulèrent entre des pavillons cossus en meulière jointés de chaux, traversèrent une lande de jardins ouvriers et de parcelles marécageuses à l'abandon, courtaudes prairies en jachère colonisées par de frêles bouleaux, longèrent de vastes parkings battus par les feuilles mortes où stationnaient des véhicules anciens et abordèrent l'entrée d'un lotissement desservi par d'étroites chaussées, sinueuses et flanquées de bâtiments grège et sales, aux pelouses lépreuses, terrasses couvertes de mousse, lichen et végétaux isolants dont la mince strate de terreau délogée par les pluies d'été s'étirait en sombres coulées sur les crépis par endroits défendus de plaques en zinc. District récent, programme immobilier levé le long d'une rivière et de champs plantés d'éoliennes entre lesquelles un horizon de pâle clarté dissociait la boue de la nuit. Quelques fenêtres à chaque étage composaient un abscons damier de lumière quand ils tournèrent le dos à la ville et sa cathédrale et s'engagèrent sur un pont dont la jambe de béton surplombait une rivière festonnée de saules. L'eau noire reflétait l'aube grise quand ils accélérèrent sur la départementale et traversèrent un champ éolien. Entre les pales immobiles un drone contrôlait la vitesse et recensait le flux des automobiles quittant et pénétrant la zone urbaine,

surveillait et décomptait la faune depuis que la chasse était interdite. La route descendait blanche vers l'ouest et le soleil dans le lointain déclin de la plaine givrée, embrassa les baliveaux d'une forêt de pins.

Sofiane ouvrit un peu la fenêtre afin de chasser la fumée et l'euphorie de l'herbe fumée lui révéla de sereines certitudes, abstruses et réifiées à l'approche de hauts grillages surmontés de barbelés en chevaux de frise. Ils passèrent une barrière canadienne installée à l'entrée d'une zone de régulation animale signalée par une pancarte sur laquelle figurait une injonction de bienveillance envers la faune et la flore vivante, et d'entre les herbes hautes, en lisière des bois, décolla un second drone et s'élevèrent des nuées d'oiseaux bruns dont la fuite entre l'écorce rose et les hautes branches des pins cribla l'air glacé du jour à son principe. Le drone rompit sur la gauche au ras de la canopée et la route rectiligne se déroula sans hâte parmi les conifères et les fougères affaissées.

Les bois changèrent et des feuilles mortes jonchèrent la chaussée devenue humide et glissante. Ils firent halte au mitan d'un terre-plein, à l'entrée d'un chemin de randonnée, se soulagèrent à quelques pas l'un de l'autre. Des dizaines de perruches dont les ancêtres échappés de quelque cage avaient colonisé le pays jabotaient dans un arbre et, plus loin, au-delà de chênes dont les branches se détachaient sur le ciel bleu de l'aube, ils aperçurent le drone, sycophante et silencieux, statique dans l'air incorporel.

Ils remontèrent en voiture et Sofiane proposa de foutre en l'air cette saloperie d'espion, comme dans

les quartiers nord putain ! Comme dans les quartiers nord putain frerot ! Si bien qu'il n'y avait plus de drones à hauteur des immeubles, si bien que ces saloperies de drones volaient à haute altitude et zomaient entre les tirs de kalachnikov. Thomas haussa les épaules.

De vastes herbages s'ouvrirent et s'étendirent de part et d'autre de la route et le terrain maintenant vallonné était couvert de bouleaux et de hêtres et leur écorce spectrale dans le léger brouillard déplaçait une odeur collante d'humus et de tanin. Ils croisèrent de vieux bâtiments de fermes restaurés, des AMAP au seuil desquelles s'amoncelaient des cagettes, de rustiques boutiques de primeurs sous l'auvent desquelles courges et citrouilles d'Halloween singeaient une Toussaint morte et dénaturée, des auberges affichant le menu d'une cuisine locale affectée et hors de prix, bifurquèrent sur une route secondaire et barricadée de haies de châtaigner dont la ligne blanche s'élevait et descendait au gré du relief et des talus. Thomas vérifia la jauge des batteries et s'inquiéta de ce que le frigo clandestin consommait et Sofiane lui fit signe de s'engager dans une allée ornementée de citrus, se pencha de côté pour observer le niveau de la jauge et dit qu'il y avait une borne chez la députée, et cahotant sur un dallage de schiste ils descendirent au fond d'une cuvette saturée de brouillard et remontèrent dans une courbe vers le plein soleil avant d'apercevoir un manoir datant de la fin du siècle précédent, pans de bois, lanternons, tourelles d'angles, toits

à l'impériale, quelques oriels dont les solives d'encorbellements épaisses et cintrées supportaient la parfaite symétrie des croix de saint André prises dans un torchis de chaux blanche. La demeure se dressait devant un parterre de buis et de rosiers. Le gravier blanc et cossu crissait sous les roues. Ils passèrent au flanc de la maison et coupèrent le contact devant une borne dressée à l'entrée d'un alignement de stalles. Sofiane brancha le camion et sortit une Thermos de café et des tasses, un sac contenant des sandwiches et certains chevaux piaffèrent et renâclèrent et passèrent leurs têtes au-dessus des portes à claire-voie, et leurs naseaux fumaient une vapeur dense dans l'air cristallin.

Sofiane tendit un sandwich au fromage à Thomas et Thomas lui dit qu'il était une vraie daronne pour lui et Sofiane claqua la langue contre son palais et dit ne m'en parle pas et ajouta qu'il y avait des œufs durs dans le sac.

– Des œufs ! Ben merde !

– Je connais du monde et j'ai des prix. Tu vas m'aider à sortir le matériel le temps que la batterie du camion recharge et tu reviendras vers midi avec une liste, un tas de trucs pour la plomberie, après avoir livré ce que tu sais. La patronne fait entièrement refaire les douches des chevaux derrière les écuries.

– OK, les chevaux prennent des douches maintenant ?

– Ouais, et toute cette viande douchée après l'effort, ça nous ferait un sacré paquet.

– Tu te verrais faire ça ?

- Ça quoi ?
- Tuer des chevaux ?
- Ouais. Je m’imagine bien faire ça parce que je sais combien un seul de ces poneys à la con peut rapporter en boucherie clandestine.
- J’suis pas sûr de pouvoir faire ça. Tuer moi-même un cheval.
- Ben moi, les siens je pourrais sans problème. C’est des gens comme elle qui ont décrété que la viande y était pour quelque chose dans le virus. C’est des gens comme elle qui ont voté et proposé la fin des moteurs à essence avec la fin de la viande en vente et la fin de l’élevage parce que les hydrocarbures avaient par endroit contaminé les sols et les rivières et sans qu’on trouve de rapport de cause à effet entre le virus et les moteurs thermiques, et des gens comme ça qui auraient pu te tuer après la fermeture de ton garage moto si tu ne m’avais pas comme associé. Les gens comme elle ont une dette envers les gens comme nous.

Thomas entama son sandwich et regarda vers l’est. Vastes enclos, la silhouette en contre-jour d’un employé occupé à ratisser le sentier entre les pâtures. Sa colère sourde en ce monde habité par le chant des oiseaux, il mâchait lentement. Le fromage avait un goût de plastique. Il but une gorgée de café et réclama un œuf et Sofiane lui conseilla de jeter un coup d’œil du côté de la maison. Il l’aperçut sortant de l’ombre et menant un cheval. Jambes pleines et longues elle passa dans un faible crissement de gravier, consciente

de leurs regards, lucide, indifférente, et la consistance de toutes les charités dont ils avaient été spoliés, la confiscation des jours et des joies crissait sous le talon de ses bottes cavalières.

Il la désirait. Sur la route du retour la désirait encore et voyait le cheval de race, sorti de l'une des stalles tandis qu'il déchargeait le matériel, robe alezane, docile et la dominant de sa stature. Le long de la rivière, au pied de la cathédrale, il franchit l'hôtel d'une collégiale dont l'arche enjambait les eaux. Il laissa son ancien lycée sur sa droite, mosaïque bleu pâle des façades percées de fenêtres rectangulaires et équipées de stores délavés à travers lesquels filtrait le blême soleil des mornes saisons, et la lumière blême et morne, poussière dansante dans les raies traversant les couloirs encollés d'un linoléum bleu pâle et gondolé, portemanteaux, battants de porte coupe-feu jointés de caoutchouc noir, saturait encore parfois les songes dont il peinait à s'extraire sans fatigue au matin.

Il emprunta la bretelle d'une demi-rocade et roula en direction du centre-ville. Des employés de la voirie nettoyaient le long muret en courbe du terre-plein central souillé de lettres peintes. Familles sans chauffage. La circulation devint plus dense, et les ronds-points ornements de fougères mortes, de chrysanthèmes et de ferrailles abstraites et subventionnées, se succédèrent en tertres et tumulus abscons sous lesquels, inconséquent, sommeillait le

souvenir de flâneries en ville avec son frère. Les trams le doubleraient en lourds tremblements sur leurs travées d'herbe tondues. Il franchit les limites de la ville haute. Un front de nuages se déplaçait d'ouest en est, et la cathédrale au sud s'estompait dans un opaque brouet de neige. Il avança sur une place oblongue et vaste à l'entrée d'un quartier interdit aux véhicules particuliers, et devant le grand hôtel quelques fonctionnaires de la Brigade lui firent signe de se garer. Il se rangea et serra les mains sur le volant et jeta un œil sur la jauge électrique à moitié vide. Il reconnut l'officier de Brigade engoncé dans son gilet pare-balles et l'homme semblait l'examiner avec attention quand deux de ses collègues équipés de tasers et d'armes de poing automatiques approchèrent. Il baissa la fenêtre et coupa le moteur et présenta son portable. On lui ordonna de descendre et d'ouvrir les portes arrière du camion. Les tramways frappés de blasons et d'emblèmes régionaux passaient à travers la place et des étincelles déflagraient bleues entre le pantographe et les caténaires, et les roues d'acier claquaient dans l'interstice des rails bouvetés dans une dalle de granit, et les visages, de l'autre côté des vitres en sécurité, quittaient leurs écrans et s'orientaient vers lui comme des tournesols de chair blette détournés à contre-cœur d'une source appauvrie de lumière. Les trams stoppaient aux feux, redémarrèrent, puis glissaient, vibrants myriapodes propulsés dans la lente inertie d'un voyage enclos sur lui-même.

L'un des types de la Brigade trouva le blouson à l'arrière du camion, interpella son supérieur et l'homme, grand, brun et barbu, large d'épaules, saisit la veste en agneau et demanda s'il avait une autorisation. L'attestation était dans la poche intérieure de la veste. L'officier lui ordonna de poser les mains à plat contre le camion et d'écartier les jambes. Le subalterne le fouilla. L'officier déplia le document et le consulta avec une ostensible et grotesque application d'enfant malhabile à déchiffrer sa lecture. Quelques flocons de neige descendaient sur la place et sur le toit d'un carrousel dont les chevaux de bois, derrière une bâche en plastique transparente, ressemblaient à de gros animaux de cirque bariolés et figés dans une charge avortée. Les chevaux lui évoquèrent la fille et il les observa, silhouettes lancées dans une cavalcade sphéroïdale dont la supercherie lui était familière.

- Qu'est-ce que tu regardes ?
- Les chevaux.
- Tu vas au club, pas vrai ?
- Oui.
- J'ai jamais tourné avec toi, mais j'ai vu que tu boxais pas mal.
- On boxe pas dans la même catégorie.
- Bon, qu'est-ce que tu fous avec une veste comme ça ?
- C'est chaud.
- Je te vois garer ta moto sur le parking du gymnase. Tu devrais pas porter ça. Tu sais bien qui porte ce genre de vêtements.

– J’ai une autorisation. La veste appartenait à mon grand-père.

– Pourquoi tu portes ça ? Moi la moto je m’en fous. Mais la veste plus le moteur thermique, c’est de la provoc, tu crois pas ?

– Je fais pas ça pour provoquer qui que ce soit.

– C’est une belle moto, ta Bonneville.

À l’angle d’une rue piétonne ouvrant sur la vieille ville, une poignée de jeunes types, bonnets et casquettes, blousons de peau neufs, masques chirurgicaux remontés sur leurs visages, filmaient le contrôle avec leurs téléphones. L’un d’entre eux, posté non loin d’une camionnette de la voirie équipée d’un panier élévateur dans lequel un ouvrier installait des guirlandes de Noël, insulta la Brigade. L’officier serra la mâchoire et garda son attention fixée sur Thomas.

– T’es pourtant pas le genre de petit con à porter du cuir et des masques chirurgicaux ?

– J’ai pas de genre.

– Je garde la veste.

– Vous avez pas le droit.

– Vraiment ? Je garde la veste et en plus je vais immobiliser ton véhicule de travail pour outrage si tu continues à faire le malin avec moi.

Il jeta la veste à l’un de ses collègues.

– On se voit à l’entraînement petit malin.

Il appuya sur le micro de son talkie clipsé près de stylos-billes alignés dans l’un des replis de poche de poitrine de son gilet en kevlar et réclama une